

XYZ. La revue de la nouvelle

Marché central

Alina Dumitrescu



Number 116, Winter 2013

Nouvelles d'une page : des histoires en miniature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumitrescu, A. (2013). Marché central. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (116), 61–64.

Marché central

Alina Dumitrescu

IL Y A de tout dans mon village : du pétrole et du sel, l'Apatrie, le Musée, des sources d'eau minérale, la Gare. On lit sur la pancarte : *Gare Terminus*.

Avec ma petite valise bleu délavé, je me mêle aux voyageurs qui arrivent, en espérant une heureuse contamination. Je les observe : leurs vêtements, leurs bagages, leurs attitudes, leurs appareils photo. Je prends l'air désabusé de celle qui voyage aussi. Et je me dépêche de rentrer à la maison avant les parents.

Cet après-midi, mon grand frère part à la guerre contre les Turcs, là-bas, derrière la colline.

Je prie tout l'après-midi, veuve et orpheline à la fois, les mains poisseuses bien serrées l'une contre l'autre, pour que mon frère revienne victorieux et, surtout, vivant de sa guerre contre les Turcs.

Je commence à avoir faim ; où sont les parents quand ça compte ?

Je presse mes mains sur ma salopette, sur mon ventre vert-olive-velours-rayé ; j'ai faim, mais pas question de baiser la garde. Ma vie en dépend. Les mots perdent leur sens. Peur panique : du sens, vite, du sens. Le Très-Haut, le Tout-Puissant, mon frère, les Turcs, faites qu'il soit toujours en vie ; j'ai faim, mon frère, le soleil, la colline, le Très-Puissant, qui vivez... non, qui êtes au ciel, j'ai faim. Faites qu'il soit toujours en vie, ne me laissez surtout pas seule avec les parents !

Rien et personne entre moi et les parents ! Et si, tout à coup, ils se rendaient compte ?... Notre Père, je ne volerai plus de cerises chez les voisins, faites qu'il soit vivant... mon ventre vert-olive-velours-rayé... J'ai faim !

Les parents nous appellent à table. Mon frère se matérialise... Je veux l'embrasser : « Pas le temps », « Tu as les mains sales ». Laver ses mains pour manger. « Enlève tes coudes de sur la table ! » « Qui fait la prière ? » Pas moi ! Mon frère, pas de blessure, les parents ne semblent pas au courant de cette guerre, le soleil n'en finit pas de tomber derrière la colline, mes paupières devant la soupe. J'ai prié tout l'après-midi, moi. Cela a marché. Apparemment. Mon frère fait maintenant ses devoirs pendant que moi, je fais semblant de jouer. Je le guette du coin de l'œil : pourrais-je le surprendre en état d'héroïsme, mon amour, mon frère ?

Il y a de tout dans mon village : la Pharmacie, le Stade, le Cinéma, le Kiosque à journaux. La vendeuse sans bras du kiosque à journaux tricote avec ses pieds, se peigne avec ses pieds et nous rend gracieusement la monnaie.

Nous avons notre Folle. Grosse, robe fleurie et collier de perles, visage blanc, cheveux noirs et bouche rouge plaie : Pakitzanka.

Les matins de sabbat, rue principale ; le vieux Juif, l'horloger, avec son pantalon golf carreauté et la chaîne de sa montre, nous donne une pièce de monnaie, un leu chacun, à mon frère et à moi. Peu importe que nous soyons chrétiens : nous allons à l'église le samedi nous aussi, lavés, repassés et assagis de près.

Les jeudis, les mariages de Tziganes. La fanfare fait vibrer ses cuivres d'airs joyeux. Je crois que les mariages du jeudi ne comptent pas. La grande-mère l'a dit : les mariages se font le samedi. C'est comme ça : c'est sa grande-mère à elle qui le lui a dit.

Les jeudis aussi, les enterrements de Tziganes. La fanfare, la même, tient le village éveillé jusqu'aux petites heures du matin. J'en suis convaincue, les enterrements du jeudi ne comptent pas non plus.

Nous avons la Veuve et l'Orphelin agencés, le Pédéraste, la Femme pieuse, le Peintre sourd-muet et, oui, au beau milieu du parc, le monument à la mémoire du Soldat

Le Cultivateur, qui, au trot de son âne, nous vend des pommes de terre à la criée. Nous nous accrochons en catimini à son carrosse en attendant avec frissons le moment où il nous donnera des coups de cravache, en nous découvrant.

Nous avons notre Unijambiste, l'inévitable héros de guerre qui quête d'une voix nasillarde, le long des rues, sous son chapeau de trous et de médailles. C'est à qui, parmi les enfants, lui donnera le premier quelque chose à manger. Je lui donne du pain noir et un oignon.

Nous avons notre Marché, central comme tous les marchés. Les tables en ciment, poissons, fruits, légumes, herbes, fromages en feuilles de vigne, paniers tressés. Les tables en ciment, lavées à grande eau : *Les nourritures terrestres !*

Le soleil se couche sur la rue poussiéreuse. L'Enfant ne veut pas rentrer : on lui demandera de se laver, de faire ses devoirs, on prendra sa température, on prendra à l'œil la mesure de ses mensonges, on le peignera.

L'Enfant étire le coucher du soleil jusqu'au menton. Se coucher les pieds sales, sans manger, sans répondre aux questions... Entre l'Enfant et ses parents, la mince paroi des soucis quotidiens, le grand frère paratonnerre et le coucher du soleil.

La rue poussiéreuse, les voisins dans leurs maisons, les ombres qui s'allongent, un pressentiment de bonheur. Surtout, ne pas rentrer.

Une silhouette fine, enturbannée, change imperceptiblement le compte des ombres : Madame M., la professeure des cours particuliers en français. L'Inclassable, l'Exquise, verticale et majuscule jusque dans la pensée.

Son ombre sent bon le parfum qu'on n'achète pas au pays comme on n'achète pas au pays son turban, sa broche, ses manières, ses lunettes, son sac à main, ses souvenirs. Une ombre au complet qui n'a pas cours au pays.

Madame M. nous apprend la valse, les œufs de Pâques en chocolat, *Mon beau sapin*, les routes de l'Europe, les bals d'autrefois, la ponctualité, les quais de la Seine, le français, les bouquinistes, la loupe, sa poupée alsacienne accrochée à la lampe.

Assignée à résidence au village, elle et son turban suintent la subversion.

L'Enfant recompte jalousement ses ombres, choisit la dernière et la suit ; surtout, ne pas rentrer.

Madame M. continue son chemin jusqu'à une maison délabrée, près de la Cantine des pauvres. Dans son sac à main, un parapluie, du jambon et un album d'art : *L'univers de Francisco Goya*.

La porte s'ouvre sur des chats qui entourent avec stridence une vieille édentée. Cinq chats et une petite vieille, tous en noir, tendent la bouche pour attraper au vol les morceaux de jambon que Madame M. leur lance. Les chats sont les plus agiles, ils gagnent : une fois, deux fois, trois fois. Cinq chats et une vieille, six gueules affamées. Et un sourire cruel. Madame M. adore les chats.

L'Enfant rentre.

Il y a de tout dans mon village. Les seules choses importées : les montres russes, la religion protestante, les olives, le magnolia devant l'hôpital, les stylos chinois à à plume d'or, les appareils photo est-allemands, la rose bleue de Russie (notre autre Amérique), les oranges et les citrons, le communisme. Pour le reste, on a tout : des grands-mères, des moulins à café, du pain, le patriotisme local, un piano, un métier à tisser, des professeurs, un médecin, une colline, une couturière, le marchand de peinture (barbe blanche et mèches multicolores), des sapins, des légendes, le Musée, la diseuse de bonne aventure, le fou, la Cantine des pauvres, le cordonnier. De tout : des abeilles et du miel, un drapeau, des illusions, des sources d'eau minérale, le Peintre.

Une fois l'an, en automne, le Cirque.